

La folle aventure

La Peau que j'habite de Pedro Almodovar, Espagne, 2011, 117 min

Jean-François Hamel

Volume 30, numéro 1, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65554ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hamel, J.-F. (2012). Compte rendu de [La folle aventure / *La Peau que j'habite* de Pedro Almodovar, Espagne, 2011, 117 min]. *Ciné-Bulles*, 30(1), 60–60.



La Peau que j'habite

de Pedro Almodovar

La folle aventure

JEAN-FRANÇOIS HAMEL

Dans la longue carrière du cinéaste espagnol Pedro Almodovar, parsemée de bons et de moins bons coups, **Parle avec elle** demeure son meilleur film pour plusieurs raisons. L'une d'entre elles permet justement de comprendre en quoi tient la réussite de son plus récent long métrage, **La Peau que j'habite**: c'est l'habileté à rendre compte de l'horreur, dont les traits sont dévoilés lentement au fil de l'intrigue, par des révélations, des *flash-back*. Almodovar sait faire patienter le spectateur jusqu'à ce que surviennent les réponses à toutes ses questions. Lorsque débute **La Peau que j'habite**, il est évident que la situation n'est pas aussi simple qu'elle en a l'air; les choses vont nécessairement se compliquer, très souvent à coups de mélodrame. Le docteur Robert Ledgar, un éminent chirurgien esthétique, travaille au développement d'une nouvelle peau humaine, plus résistante. Il garde dans sa villa une jeune femme, Vera, cloîtrée dans une chambre, qui paraît être une sorte de cobaye pour ses nouvelles expériences scientifiques. C'est le mystère de la relation troublante entre le savant et sa « muse » que viendra lever Almodovar, dévoilant une vérité aussi surprenante que choquante.

Almodovar s'approprié en quelque sorte le mythe de Frankenstein en le teintant d'un humour noir tout à fait savoureux. Robert est un véritable savant fou, aveuglé par son travail; Vera, on s'en rendra compte, est sa créature, modelée par lui, soumise à la folle obstination du chirurgien qui n'arrêtera devant rien pour accomplir son œuvre, ultime aboutissement de toute sa carrière. Mais qui est cette Vera? D'où vient-elle? D'abord, il faudrait plutôt demander: d'où vient-il? Car Vera a été un homme, qui s'appelait autrefois Vincente, kidnappé par Robert à la suite de l'internement de sa fille qu'il croit avoir été violée par Vincente. Lorsque l'adolescente perturbée se suicide, le docteur décide de transformer le garçon en femme, faisant de lui le jouet de sa démente. Véritable provocation, **La Peau que j'habite** est fascinant parce qu'il dévoile l'inimaginable, à la manière de **Parle avec elle** (qui se penche sur le viol d'une femme dans le coma): on n'y croit pas, on ne veut pas y croire, et pourtant, l'horrible réalité frappe de plein fouet.

Ce film prouve en outre que le cinéaste espagnol maîtrise totalement l'art de la narration. Il manie son récit avec un tel savoir-faire que celui-ci acquiert une richesse insoupçonnée. Les alternances entre présent et passé, et la progression de la folie de son héros sont habilement façonnées par

Almodovar. Il parvient à faire basculer le banal dans l'extraordinaire avec aisance, sans trop appuyer. **La Peau que j'habite** relève le suspense à un niveau supérieur grâce à la portée du sujet exploré, que seul un cinéaste comme Almodovar pouvait filmer et amener à terme sans jamais chercher à en amoindrir les effets pervers. Ainsi, Robert ne fait pas que venger sa fille, cela aurait été trop convenu et acceptable. Le récit creuse sa déviance au-delà des convenances, alors que le savant fou tombe littéralement amoureux de Vera (de sa créature donc), oubliant au passage sa fille et le sens de sa quête. Son désir de posséder, psychologiquement et physiquement, cette femme devient le moteur de son existence.

Jusqu'à son coup de théâtre final où la loyauté de Vera envers Robert, qui paraissait pourtant totale et immuable, se heurte aux réminiscences d'un passé impossible à oublier, **La Peau que j'habite** est un film aussi délirant que l'est son protagoniste, partant dans les directions les plus inattendues et souvent les plus intéressantes. Toutefois, le film n'est pas ridiculement invraisemblable: il a sa logique interne, qu'il respecte en la couvrant d'une couche de folie débridée et de sensualité dérangeante, qui lui donne tout son attrait. Ce film d'Almodovar est un petit bijou de narration joyeusement vicieuse. ▀



Espagne / 2011 / 117 min

RÉAL. Pedro Almodovar **SCÉN.** Pedro Almodovar, d'après un roman de Thierry Jonquet **IMAGE** José Luis Alcaine **SON** Ivan Marin **MUS.** Alberto Iglesias **MONT.** José Salcedo **PROD.** Esther Garcia et Augustin Almodovar **INT.** Antonio Banderas, Elena Anaya, Marisa Paderes, Jan Cornet, Roberto Alamo **DIST.** Métropole Films